

« **Jésus marche sur l'eau** » : c'est le titre que l'on donne généralement à ce passage de l'évangile de Matthieu. C'est parce que de toute cette histoire, on garde surtout le souvenir d'un miracle formidable, qui prouve vraiment que Jésus est le Fils de Dieu, un être à la fois divin et humain, une sorte de « super-héros » et même plus que cela : le Sauveur !

Oui, il est Celui qui peut tout : nous sauver, nous guérir, maîtriser les forces de la nature... et même nous faire participer à son pouvoir – comme Pierre qui marche lui aussi sur l'eau – à condition néanmoins de lui faire confiance, de croire en lui !

Mais **est-ce bien ce que nous croyons de Jésus ?** Ou au moins ce que nous voudrions avoir la force de croire à son sujet ? Et si nous croyons que tout cela est vrai, à quoi est-ce que cela nous servira-t-il ? Marcher sur l'eau : pas à grand chose, honnêtement ! On n'a pas tous les jours une mer à traverser ; et puis que deviendrait le plaisir de la baignade s'il suffisait de marcher sur l'eau pour aller de l'autre côté d'un lac ou au bout d'une piscine ?

Bref, marcher sur l'eau ça ne sert pas à grand-chose ! Mais guérir tous les malades simplement en leur faisant toucher le bord d'un vêtement : oui, on peut en rêver... et en même temps, comment ne pas voir dans ce texte d'il y a deux mille ans tout un monde de surnaturel, de merveilleux, de superstition, qui n'a plus grand chose à voir avec la société dans laquelle nous vivons ?

À l'époque, des histoires pareilles posaient un peu moins de problèmes à ceux qui les lisaient qu'à nous aujourd'hui. Pour eux, la question c'était : « **Qui est cet homme si puissant ?** » Et c'est bien ce à quoi l'auteur de l'évangile voulait les faire réfléchir, en les amenant à reconnaître en Jésus le Fils de Dieu.

Mais pour nous, devant un tel récit, la question ce serait plutôt : « **Comment tout cela est-il possible ?** » Et le texte ne nous aide guère à y répondre, sinon en répétant, sans trop y réfléchir, « c'est par la puissance de Dieu ! ».

On peut bien sûr rêver de posséder une telle puissance. Mais on peut aussi se demander pourquoi Dieu ne fait-il pas usage d'une telle puissance pour arracher notre monde à ses souffrances...

Si pour les premiers lecteurs de l'évangile, ce texte était comme une garantie que Jésus était bien le Sauveur venu de Dieu avec puissance, pour nous, ce texte marque surtout – par contraste – l'impuissance où nous nous trouvons et nos difficultés face à une telle conception de Dieu.

Alors que faire, sinon essayer d'aller au-delà de nos premières impressions, de nos premières réactions, pour tenter de recevoir la bonne nouvelle dont ce texte est toujours porteur, pour nous aussi, tant de siècles plus tard...

* * *

De quoi s'agit-il alors, dans cette histoire ?

Il s'agit d'une lutte, d'une **lutte face à la mort, face à la peur, face à la souffrance**... Oui, je dis bien face à la mort. En effet l'auteur de notre texte nous a raconté un peu avant, dans ce même chapitre 14, la mort de Jean-Baptiste, exécuté pour avoir dérangé, par ses sermons, le pouvoir politique en place.

Jean-Baptiste, celui qui avait baptisé Jésus dans les eaux du Jourdain, celui dont Jésus et plusieurs de ses disciples avaient un temps été proches, a donc subi une mort violente, qui n'a pas laissé Jésus indifférent. À *cette nouvelle*, peut-on lire au verset 13, *Jésus partit de là dans une barque pour se retirer à l'écart dans un endroit désert*.

Jean-Baptiste venant d'être exécuté, Jésus a pris de la distance. Il a alors été dérangé une première fois par la foule ; il en a pris soin en guérissant les malades et en multipliant les pains et les poissons pour tous. Puis le verset 22 nous dit qu'*aussitôt après*,

Jésus obligea les disciples à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive pendant qu'il renverrait la foule. Quand il l'eut renvoyé, ajoute le texte, il monta sur la montagne pour prier à l'écart et, le soir venu, il était là seul.

Face à la mort qui rôdait, Jésus s'est réfugié dans la prière. Il *était seul*, nous dit le texte. Et il est vrai que face à la mort, celle de nos proches ou la nôtre, il y a toujours un moment où nous nous retrouvons seuls. Personne ne peut être vraiment à notre place. Jésus lui-même en a fait l'expérience...

Mais cette solitude, aussi dure soit-elle, nous renvoie aussi à la personne unique que nous sommes. Aucun chagrin n'est le même que le nôtre, aucune perte n'est la même, aucune inquiétude non plus... C'est là que nous sommes vraiment nous-mêmes, au plus profond de ce qui fait notre personne et notre vie.

Alors bien sûr cette solitude-là peut nous engloutir ; mais elle peut également devenir le cadre d'une rencontre, aussi paradoxal que cela puisse paraître. C'est le propre de la prière que de le rendre possible ; la prière, cette ultime ouverture s'opposant au repli sur nous-mêmes. Par la prière, nous découvrons que malgré notre solitude, nous ne sommes pas pour autant abandonnés à nous-mêmes.

La prière est une porte ouverte, par-delà toutes nos blessures et nos solitudes. *Je me tiens à la porte et je frappe*, affirmait le Seigneur dans le livre de l'Apocalypse. « Ouvrons-lui la porte et nous ne serons plus jamais seuls ! » déclarait un commentateur, invitant à la confiance et à la prière.

C'est ce que Jésus a vécu après la mort de Jean-Baptiste, comme il le revivra encore dans le jardin de Gethsémanée, la veille de sa propre mort. C'est ce que nous pouvons tous vivre, sans avoir besoin de formules, de gestes ou de lieux à part, mais en osant ouvrir notre cœur à la présence bienfaisante de Dieu, dans cette « solitude habitée » que peut devenir la prière.

Face à la mort et à l'impuissance, c'est la force de la prière que de ne pas nous laisser solitaires, mais accompagnés par Celui qui ne nous abandonnera jamais.

* * *

Mais revenons aux disciples de Jésus, dans leur barque, face aux dangers de la mer agitée par un vent contraire. Ce n'est pas la première fois qu'ils essuient une tempête. Déjà au chapitre 8, Matthieu nous a raconté une traversée mouvementée, où ils se sont écriés *Seigneur, sauve-nous, nous allons mourir !*

Cette fois-ci pourtant, ils restent silencieux. Ils n'en appellent même pas à Dieu au plus fort de leurs difficultés, comme le font parfois les désespérés qu'un reste de croyance pousse à implorer Celui qu'ils avaient oublié jusque-là.

Non, ce jour-là, pour les disciples privés de leur maître, il ne reste que l'effort, la lutte, la « galère » quoi ! De ce point de vue, nous ne sommes pas très différents d'eux, quand **nous peinons face à des vents contraires qui nous épuisent, tout en n'ayant même pas l'idée de nous tourner aussi vers celui que nous reconnaissons pourtant comme notre Sauveur !** Étrange amnésie que la nôtre, quand nous n'osons pas vivre ce que, pourtant, nous croyons...

C'est dans cette tension-là que Jésus, de nouveau, paraît. Nul n'a fait appel à lui, mais il a décidé de lui-même d'aller vers ses disciples dans l'épreuve. Il vient, nous dit le texte, *à la fin de la nuit*, c'est à dire au moment le plus pénible, quand on aurait tant besoin de dormir et où il faut pourtant lutter ! Oui, **Jésus vient vers les siens, au cœur de leurs difficultés, de leurs efforts, de leurs fatigues.** Celui que nous croyons parfois si loin de nous vient pourtant tout près de nous, quand tout va mal et que nous ne pensons même plus à l'appeler.

Il semblait à l'écart, dans l'intimité de Dieu, et le voici soudain tout proche, car il est vraiment « Celui qui vient vers nous ».

Mais là, choc dans le texte : il vient *en marchant sur le lac* ! Pour les premiers lecteurs de l'évangile, on est dans du jamais vu, de l'incroyable, car il est impossible qu'un homme agisse ainsi, à l'égal d'un dieu ! Et pour les lecteurs d'aujourd'hui, on est en plein **défi à notre monde physique et à ses lois**, bien plus implacables que celles de toutes les religions !

En lisant de telles choses, c'est en général le moment où l'homme ou la femme modernes referment la Bible d'un air navré et reprennent le cours de leurs activités, dans le monde physique et ses lois, le monde concret de notre quotidien, bien connu et limité, où il s'agira juste de laisser nos atomes et la chimie de notre corps faire leur travail, selon les lois de la physique....

Mais voulons-nous vraiment nous contenter de cela ? N'avons-nous pas de curiosité pour quoi que ce soit qui dépasserait un peu (ou même beaucoup) notre horizon limité ? **Peut-être ne pouvons nous pas croire en Dieu exactement de la même manière qu'à l'époque de Matthieu.** La science d'aujourd'hui – dont Dieu nous a rendu capables – met en effet des limites à notre imagination et à nos fantasmes sur la toute-puissance divine. Mais est-ce une raison pour abandonner tous ces vieux textes et jeter par-dessus bord « le bébé avec l'eau du bain », ou si vous préférez la bonne nouvelle de Jésus-Christ avec la manière dont on l'a racontée il y a vingt siècles de cela ?

Il y a une lecture « littérale », qui s'accroche aux mots écrits comme à des bouées de sauvetage. Mais il ne nous est pas interdit, comme il ne l'était déjà pas aux premiers lecteurs de l'évangile, de prêter attention aux symboles que ces mots apportent avec eux.

Jésus vient vers ses disciples *en marchant sur le lac* nous dit le texte. On devrait traduire plus précisément *en marchant sur la mer*. L'action est en effet sensée se passer sur un si grand lac du nord d'Israël qu'on utilise le mot de *mer*. Or **la mer, dans la Bible, est un double symbole essentiel.**

Symbole du chaos d'abord. Les Juifs de cette époque se représentaient en effet, à l'origine du monde, un vaste chaos liquide, une mer immense, d'où Dieu faisait émerger ensuite la terre ferme, mais qui demeurerait toujours comme une menace, pouvant tout engloutir si elle n'était pas tenue en bride par la seule bienveillance de Dieu. *Marcher sur la mer* – ce que le livre de Job attribue symboliquement à Dieu lui-même – c'est le signe de la maîtrise divine du chaos. **Jésus est bien alors Celui qui s'impose face au chaos**, le domine et le foule aux pieds, en nous invitant à faire de même.

Mais la mer, dans la Bible, c'est aussi le **souvenir de la mer traversée par Moïse** et son peuple, lors de la sortie d'Égypte et de la libération de l'esclavage. **Jésus marchant sur la mer** c'est donc le **nouveau Moïse** agissant pour son peuple. C'est lui qui le fait échapper au péril de l'esclavage et de la mort, esclavage à l'égard de la soif de puissance et mort menaçant tous les humains.

À travers ce double symbole de la mer, il est donc bien question, au cœur de notre texte, d'une lutte face à la mort, à la souffrance et au chaos, **une lutte dans laquelle Jésus s'est engagé pour nous**, en venant jusqu'à nous, comme dans le rappelle ce récit de l'Évangile selon Matthieu !

Oui, il vient vers nous comme vers ses disciples, mais **comment réagissons-nous** ? Nous pouvons dire que tout cela est trop beau pour être vrai et ne pas en tenir compte dans notre vie, et laisser tomber ce texte... et Jésus avec !

Mais nous pouvons aussi nous tourner vers lui, même si cette histoire ainsi racontée est étrangère à notre vie quotidienne. Nous serons peut-être **tirillés entre la confiance et l'hésitation, la foi et le doute** ; comme Pierre dans ce récit. D'un côté il désire participer à la puissance de Jésus. Et le texte est précis. Pierre dit

à Jésus, sur un mode plutôt autoritaire, *ordonne-moi d'aller vers toi sur l'eau*. Pour Pierre, pas de symbole de la mer, ici, mais juste un acte de puissance divine qu'il voudrait bien expérimenter lui aussi : marcher sur l'eau !

Elle est tentante, cette puissance, mais d'un autre côté, elle masque l'essentiel : la confiance totale. Il faut se lancer. *Viens !* lui dit d'ailleurs Jésus, qui ne fait pas le pas à sa place, à notre place. Mais quand Pierre, regardant aux difficultés plutôt qu'à Jésus, doute et s'enfonce, **Jésus est là pour le saisir et l'amener en lieu sûr** avec lui, auprès des autres. C'est bien lui qui fait encore la différence !

Oui, pour les lecteurs d'hier comme d'aujourd'hui, Jésus est au cœur de ce texte. *C'est un fantôme !* disent pourtant les disciples en poussant des cris de frayeur quand ils le voient apparaître sur l'eau. *Rassurez-vous, c'est moi. N'ayez pas peur !* leur réplique alors Jésus, se montrant familier, avant que Pierre ne s'interroge encore : *Seigneur, si c'est toi...*

Mais je reviens au premier mot des disciples. Ils ont crié au *fantôme*, « fantasma » dans le grec de l'évangile. Jésus serait donc un fantôme, un être à part dont on rêve, pour échapper à une triste réalité ? Non, « fantasma » désigne en grec ce qui nous apparaît. Et Jésus nous apparaît ici comme celui qui vient vers nous et prend soin de nous, au-milieu de nos difficultés et de nos détresses.

Jésus n'est pas qu'une puissance positive se manifestant dans la marche sur l'eau et la fin de la tempête... même si cela motive peut-être la déclaration finale des disciples : *Tu es vraiment le Fils de Dieu.*

Jésus est fondamentalement Celui qui vient vers nous et qui, dans nos histoires de lutte contre la mort, le chaos et la souffrance, nous ouvre les portes de l'espérance et de la paix. Et tout cela n'est possible que parce qu'il vient vers nous avec la vraie puissance qu'est l'amour, comme en témoignent encore les guérisons finales, à peine revenus sur la terre ferme.

Si notre texte de l'Évangile, de la Bonne Nouvelle selon Matthieu, nous concerne encore aujourd'hui, ce n'est pas pour nous promettre de pouvoir marcher nous aussi sur les eaux ! C'est **pour nous promettre de faire nous aussi l'expérience de la victoire de Dieu sur nos détresses.**

Un dernier mot, enfin. Ce texte a été écrit plus d'une génération après Jésus, quand il était depuis longtemps mort et enterré... ou plutôt non, quand il était depuis longtemps mort et ressuscité ! Et la lutte contre la mort présente dans ce texte annonce aussi sa victoire sur la mort, au matin de Pâques.

Après sa mort et sa résurrection, Jésus, vivant d'une autre vie, s'est en effet manifesté à ses disciples et ils ont souvent eu du mal à reconnaître sa présence. Ce n'était pourtant pas un *fantôme* là non plus, mais c'est seulement la puissance de son amour qui les a convaincus.

Assurément, tout cela peut sembler difficile à croire, et quand Jésus, dans notre texte, dit à Pierre « *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?* », il ne le dit pas, je crois, comme un jugement, mais comme une invitation à changer.

Oui **pourquoi doutons-nous, au fond, comme si nous avions besoin d'explications plus convaincantes pour croire, alors que le seul fondement de la foi, de la confiance, c'est Celui qui nous l'inspire, Jésus-Christ lui-même**, Celui qui a traversé et vaincu pour nous la mort, le chaos et la souffrance et qui est désormais le visage humain que Dieu tourne vers nous avec bonté ? Amen

Etienne Berthomier